

PETITE DELTHEILLERIE

“Impossible n'est pas fou.” annonce Joseph, le françoisier souriant né dans ce pays d'yeuses et de sangliers, de “bouscassiers” au regard sévère de censeurs. C'était un jour paradoxal, déjà, où la bruyère en fleurs entonnait au sous-bois un air de fête, pour faire oublier la douleur de la mère en gésine...

L'orage du quinze août n'a pas eu lieu qui aurait changé les acides en sucres et fait gagner aux raisins un degré de maturité en l'espace de quelques jours. Comment survivre dans ce pays abandonné par la Providence, depuis plus de cent ans ? Présentement, le Val-de-Dagne n'est que panicaux épineux, prunelles âpres au goût et cigales en proie au chant de sécheresse. Dès lors, comment envisager la prophétie du père de Jésus II ?

Ce bel optimisme suggère de quels soins cette enfance fut entourée qui ne vit que bonté là où Nature clame indéfiniment le chant de l'austérité. Joseph à même le dénuement de la cabane-capitelle aux pierres sèches, mal coiffée de dalles inégales, devine dès son premier éveil que l'essentiel de la vie tient à un brin de hasard qui vous met le bonheur dans les bras sans crier gare. Pourquoi s'inquiéter quand les bonnes fées-“mitounes” veillent sur le ruisseau tout proche, au point que son murmure familial devient chant d'espérance ? Les poissons attestent la richesse du “gourgounet”, le petit gouffre, et bien avant eux les têtards printaniers, d'autant plus fascinants qu'interdits par les dieux parentaux...

Matalène-Madeleine est une sorte de Pomone sauvage ; elle règne sur les fleurs, les herbes et les fruits. Son domaine s'étend à perte de vue, il est celui des mousses, des escargots dans les ajoncs et les genêts, des alises, des arbouses, des mûres, de la calaminte dont le parfum léger accompagne la mère et l'enfant, amicalement, dans l'errance d'une vie vouée de prime abord à la cueillette.

Au sortir de l'hiver Matalène révèle des salades aux noms tout imprégnés de cette musique patoise qui conservera indéfiniment pour Joseph une douceur “mairale-maternelle” : “réponchos”, “couscounilha”, “mochicraba”, “arrucats”, “falsas-garbas”. La soupe qui fait dormir, vous connaissez ? Une poignée de “rouselles”, pardon, de jeunes coquelicots, arrachés à la rigueur de l'hiver, suffit parfois à faire oublier la faim dans un sommeil peuplé de rêves aux couleurs du pavot. Elle faisait les délices d'un grand roi ! Qui oserait parler de folie impossible là où la bûcheron et le roi se rejoignent ?

Le petit Joseph donne la main à sa maman, impatients, ils se penchent, en quête du premier bourgeon, sur les asperges buissonneuses, bien avant la nouvelle lune d'avril. Dans le secret de son coeur, Joseph plaint la fleur d'amandier tourmentée par le Cers. Austérité oblige, le vent du nord voue une haine terrible au printemps qu'il accueille ici comme un intrus. Heureusement il y a le vent marin, chargé d'embruns et de promesses. Très tôt, l'enfant aimera ces effluves où se mêlent ciel et mer. Certains jours inspirés, ils lui parleront d'un ailleurs indéfinissable, de songes à goût de salicorne, de libertés inextinguibles... Matalène le nomme alors "le Grec".

Ainsi Joseph devine peu à peu l'envers des choses : le panicaut épineux appelle la "coutibe", son pleurote complémentaire qui enchantera les soupers d'automne autour de la cheminée. La prune est âpre au goût ? Dès la première gelée son acidité se changera en sucre. La "trompette des morts" est sinistre ? Elle a les charmes cachés de la truffe... Après les asperges vient le temps des "fileuses", le terrible navet du diable dont la racine prend parfois une apparence humaine. Ce tronc difforme prolongé par deux jambes pointues, doté de bras atrophiés, a dû inspirer les "experiments" de plus d'une "breiche-sorcière" en proie à quelque démarche boiteuse ! Cependant la brionne est si fine au goût qu'elle fait oublier l'asperge ! Encore une fois, n'est-ce pas la face la plus cachée du sensible qui a le dernier mot ?

Parallèlement Joseph s'initie au chant des oiseaux, d'abord celui de la fauvette qui clame très haut dans sa mélodie rafraîchissante, toute la force du point d'eau. Bientôt il le trouvera tapageur, trop bien réglé et lui préférera le chant espiègle de la mésange à tête bleue. Celui du rouge-gorge, si modeste dans sa dentelle de silences, dit la difficulté à trouver sa voie sur les chemins de l'impossible où toute gratuité semble bannie à jamais, jusqu'au déclic de l'inespéré...

Si la mère apprend les herbes et la vertu des sucs, le père révélera un peu plus tard les "fuols". Ces tunnels creusés à même le "pelhenc-aphilante" par le passage de la sauvagine, sont le lieu des "sédous", les collets. Placés opportunément ils alimenteront bonne part des repas d'hiver. Ainsi, à même l'assiette, s'exprimeront les âmes profonds qui sont l'âme de la garrigue et de la petite futaie.

Plus tard encore il y aura les sangliers, rarement certes, dangereusement aussi. Le fusil est bruyant, poudre et balles coûtent cher ; le "bouscassier" a gardé une pratique de son Ariège originelle : courber une jeune "aosine-yeuse", la prolonger par un câble d'acier muni d'un noeud coulant calé au sol par un crochet. Précaution : frotter la

cable avec du thym pour faire oublier l'odeur de l'homme...

Un sanglier pendu à un arbre ! Lorsqu'il découvre le spectacle de tant de puissance bestiale dominée, Joseph conçoit une admiration sans bornes pour Jean-Baptiste, le Père démesuré. Toujours au-delà du possible, celui-ci clame sentencieusement : "Il faut laisser la force aux bêtes, la ruse est le privilège de l'homme." Incidemment le roseau pensant installe, bien avant l'heure, son questionnement à même le sous-bois.

Un jour, Joseph découvre trois marcassins gîtant dans leur "jaç" de bruyère. Il s'avance innocemment. La laie charge. L'enfant ne doit son salut qu'à sa jeune expérience de grimpeur-dénicheur. À la saison des nids, les merles animent les buissons d'une vie qui se voudrait secrète. Entrer dans le buisson en prédateur ! Ah ! quel sentiment de force ! Maîtriser cette vie venue d'ailleurs, être l'égal du Père, enfin ! Et puis les cris de la merlette affolée, ce petit bec si jaune qui se voudrait menaçant, comme il est dérisoire quand il s'oppose à la volonté têtue du petit homme ! De quoi nourrir un oisillon fraîchement éclos ? Joseph apprend la patience : la lente montée des plumes sur le jeune corps dévêtu. Commentrt rafler la couvée au moment opportun ? Jean-Baptiste lui fabrique une cage de roseaux et de joncs pour lui révéler une ruse cruelle : "Tu mets le nid dans ta cage et la cage sur le buisson, les parents nourrissent leurs petits jusqu'au jour où..."

Les goûts de sa soeur Marie, toute chiffonnée de "toustènes-poupées" le déçoivent parfois ; Joseph veut un compagnon de jeux bien à lui. À coup d'échecs, sans le savoir, il entame son parcours "paléolithique". Pourquoi toujours faire mourir faute de soins appropriés ? Comprendra-t-il un jour que les chants les plus beaux sont ceux des oiseaux libres ? Les merles le lui rendraient bien. Hélas, la "ruse" tarde tant à venir...

Pour respecter le temps des amours, à la belle saison, Jean-Baptiste oublie les "furois", il plonge dans le "gourg". Il en ressort un barbeau-truité dans chaque main, un dans la bouche. Le bûcheron cultive au mieux l'art de caresser les ventres d'une main douce et ferme qui remonte lentement vers les ouïes sur lesquelles se referment brusquement le pouce et l'index.

Matalène a horreur de l'eau, Joseph n'apprendra jamais à nager. Il se consolera en apprivoisant une jeune pie qui rentre dans sa vie, naturellement, à son heure. Margot est un "caganis", la dernière née d'une couvée. Ses rémiges n'étant pas suffisamment

étouffées, elle n'a pu suivre ses soeurs lors du premier envol. Le père la capture sans difficulté. Joseph et Margot sont faits l'un pour l'autre, leurs destinées devaient se croiser, c'était écrit ! Joseph, instruit par les merles antérieurs, la nourrit de mie de pain trempée d'eau, de lait, voire de vin, les jours de fête ! Lorsque son amie commence à voler, Joseph est à deux doigts de la perdre. Margot juchée sur un cade voisin lui tient un long discours plein de gloire et de sous-entendus. Désormais le petit "bouscassier" dépend de ses caprices. Lequel des deux apprivoise l'autre ? Le soir Margot rejoint docilement la caisse à escargots désaffectée, un sac en toile de jute lui tient lieu de couche. Dès lors, elle entre et sort librement de son chez soi ; jusqu'au jour où elle rencontre... Ainsi va la vie, empoisonnée par la fragilité du sentiment le plus fort !

Maintenant Joseph grandissant est fasciné par le spectacle du bûcheron. L'enfant ne se lasse pas de contempler le va-et-vient de la hache dont la lame a des reflets de feu lorsqu'elle tranche à même le coeur du tronc centenaire. Sa finesse, le bûcheron la met dans la précision qui lui évite de gaspiller ses forces en coups inutiles. Par là Jean-Baptiste devient le Modèle. Il faut le voir à l'oeuvre, son action prend la dimension d'une geste grandiose que Joseph ne se lassera pas d'évoquer :

"Pour ne pas perdre son temps, il déjeune tout en travaillant, abattant un arbre entre deux bouchées, avalant sa bouchée entre deux arbres, jetant gaiement son pain d'arbre en arbre au-devant de lui"

Et puis vient la "cérémonie du cèpe" que l'on dépouille avec délicatesse, du "rousillou", le délicieux lactaire qui saignera tout son lait sur le grill... Car la forêt est un monde fermé aux ressources multiples pour qui sait lire à même les signes : très tôt Joseph distinguera l'empreinte du renard de celle du blaireau, du loir, de la belette, du lérot...

Le petit Joseph n'en finit pas de découvrir la folle vie à même le bois de Pradeilles ; celui-ci est sa prairie enchantée de fleurs, d'émotions, de turgescentes remises en question qui lui révèlent un aspect inouï de la connaissance : cette nature aimante a l'apparence de sa mère, avec sa "cravate" noire sévèrement nouée sur le dessus de sa tête.

Joseph le dit à plusieurs reprises : l'essentiel de l'adulte se met en place dans l'enfant avant la cinquième année. C'est donc ici, dans son petit bois, qu'il acquiert le meilleur de son fol optimisme : il n'est pas de saison où la vie n'ait un charme en forme de pouvoir. Que serait l'éveil du petit "bouscassier" sans cette assurance de tous les

instants si bien chantée par le poète : "La nature est là qui t'invite et qui t'aime"

L'histoire de Joseph est un peu la nôtre ? Rêvant d'appivoiser un marcassin, il devient l'ami de Margot dont le caquet inépuisable initia, j'en suis sûr, son goût du verbe. En lui révélant ses propres limites elle lui donnera le désir de les dépasser.

Un autre Joseph, inspiré par les cimes pyrénéennes, éclaire si bellement l'essor du père de saint Dom Juan que je ne résiste pas au plaisir de le citer :

" Nous n'avons de famille que le paysage qui nous a créés... La terre heureuse c'est le triomphe de la mère. Elle s'accomplit en donnant tendresse, amour, fertilité. Tout ce dont est faite la joie. Tout ce qui fortifie le courage. " (Joseph Ribas. Mes Pyrénées)

Cependant, Joseph Delteil refusera toute sa vie de retourner au Villar. Pour l'adulte auréolé de gloires et de certitudes, en quoi le retour au paradis perdu de la petite enfance figurait-il une épreuve insurmontable ? Itinéraire d'une vie : Pieusse, Paris, Grabels ; la Galaube et Lacombe, enfin ! Comment les douceurs infinies de la Rigole nées des fureurs de l'Alzeau, ont-elles pu marquer au sceau de l'impossible le fol espoir d'un retour magique aux sources du bonheur premier ?